

RETOUR AU BUREAU

Taf

raconter la vie

Reprendre son poste de travail après un burn-out.

Dans dix jours, à l'heure à laquelle j'écris ces lignes, je serais en train d'allumer mon PC. L'idée ne me réjouit pas plus que ça. Pendant mes quatre mois d'arrêt, j'étais passé plusieurs fois au bureau. Pas le mien. Je l'avais volontairement évité. Celui des autres, des anciens collègues, ceux d'avant avec qui j'avais noué des liens dont je voulais croire qu'ils étaient des liens d'amitié. C'était ma façon de me tenir au courant, de ne pas casser la relation, de tester ma capacité à revenir, un peu comme le fait de lire sur mon smartphone tous les mails venant s'échouer dans ma boîte mail professionnelle.

Dès le hall d'entrée, la vue des costumes gris et bleus marine me gênait. Les femmes habillées, maquillées, souriantes comme en représentation (elles l'étaient) provoquaient en moi étonnement et interrogation. J'avais été de ceux-là. Le placard dans lequel je rangeais mes costumes en témoignait. Ils étaient gris anthracites pour l'hiver, clairs pour l'été, bleu marine, unis ou à rayures. Blazer de mi-saison, d'hiver, d'été, classiques, à chevrons ou à rayures, vestes en tweed, laine et cachemire, richelieu noirs, derbys en cuir retourné, cravates en soie, unies, à pois, à rayures, étroites, en tricot pour être branché ou old school pour ceux qui ne feuilletaient pas les magazines pour hommes, chemises blanches, bleues, unies, à rayures roses...La panoplie du cadre dynamique était complète. Cadre, je l'étais encore, tout du moins sur le papier. Dynamique j'en doutais. Fataliste, résigné, désabusé, cynique, certainement. Le dynamisme, je le laissais aux nouveaux, à ceux qui y croyaient encore, qui voulaient leur place au soleil de l'entreprise.

En quatre mois, rien n'avait changé ou presque. De nouveaux énarques avaient débarqué, colonisant l'étage de la Direction Générale et repoussant dans les services ceux qui n'avaient plus leur place à l'étage « noble ». Les parkings avaient vu s'accroître le nombre de 4x4 allemands au physique bodybuildé arborant à côté d'un sigle sportif, et comme en guise d'excuse, la dénomination « hybride ». Devant l'entrée principale, se jouait à guichets fermés la valse des limousines noires, allemandes elles aussi. On parlait de salaires mirobolants, de primes exceptionnelles. En quatre ans, la

valorisation de la société avait été multipliée par deux, voire trois pour certains analystes. Attirés par l'aubaine, les cadres de direction s'étaient multipliés, les lignes « manageriales » allongées. Là où il y a trois ans, le grand patron était votre N+3, il était maintenant votre N+6. Dans les couloirs, pas un sourire. Un rire, n'en parlons pas. De l'avis général, le climat était morose. Les gens n'y croyaient plus. Formule consacrée pour dire – il y en a qui s'en foutent plein les poches, qui tirent sur la bête et nous rien ! Dans cinq ans, ils seront tous partis, et nous, « on » sera rachetés par un fonds qui découpera la bête.

J'avais pourtant décidé d'y retourner. Pouvais-je faire autrement ? On lit partout, on entend tout le temps – il suffit de le vouloir ; quand on veut, on peut ; il faut savoir provoquer le hasard... Sentences qui n'engagent pas même ceux qui les prononcent. Propos tenus par ceux qui s'en sont sortis et qui, fiers de leur réussite, viennent vous donner des leçons de vie. À les écouter, on s'interroge souvent. Sont-ils en train de nous expliquer qu'ils n'y sont pour rien ou qu'au contraire ils se sont faits eux-mêmes ?

Sans envie, pas de plaisir et sans plaisir, pas de satisfaction à attendre du travail et finalement pas de travail bien fait. L'envie d'y retourner n'était pas là. À quoi sert de se poser, de prendre du recul pendant plusieurs mois si tout est identique à votre retour ? Je reprendrais le poste que j'occupais auparavant. De formation, il n'était plus question. Les facteurs identifiés comme nécessaires à un retour serein, ce que tout le monde, de mon responsable direct à la gestionnaire des ressources humaines, disait souhaiter, étaient passés à la trappe. Quel plaisir à revenir pouvais-je aller chercher puisque ma seule envie réelle et sérieuse, entamer une formation dans un domaine qui m'intéressait, j'ose même dire m'excitait, cette envie n'avait pas été entendue. Qui dira la souffrance de ceux qui ne sont ni écoutés ni entendus ? Qui dira les énergies perdues, laissées sur le chemin faute de considération ? Qui dira le mépris du silence opposé aux questions que l'on n'écoute pas ? Certains sont armés pour faire face, d'autres non. Qui dira les conséquences des attitudes de déni imposées par des organisations que personne ne comprend plus ? Qui osera dire que dans les business school ou les grandes écoles d'administration, remplacer quelques cours de gestion prédictive par la lecture des grands philosophes serait une preuve d'intelligence et de pragmatisme ?

J'étais reposé, lucide, plus serein. Je voulais croire que j'avais changé, mais pour combien de temps ? Face aux contraintes, aux épreuves trop vite transformées en obligations, que deviendraient le recul et la promesse de ne plus se laisser happer par cette spirale folle dont le seul sens tenait en deux mots : plus d'argent. Plus d'argent pour une voiture plus grosse, plus puissante, plus confortable, des voyages plus lointains, une maison plus grande, des costumes plus chers, une télévision plus plate... Plus d'argent mais moins de temps pour consommer ce surplus, moins d'amis avec lesquels le partager, moins de plaisir à découvrir. À l'école, j'avais appris que (-) x (+) = (-). Indéniablement, il y avait là une leçon à en tirer.

Mon épouse et mes activités associatives avaient été des béquilles sur lesquelles je m'étais appuyé. Elle m'avait écouté. Plus que d'habitude, j'avais, moi aussi, entendu ses angoisses et ses craintes face à son avenir professionnel. Une intelligence commune nous avait réunis. Preuve de la confiance qui m'était accordée, je m'étais vu confier de nouvelles responsabilités au sein de l'association dont je faisais partie. J'y étais apprécié et aimé. Reconnu aussi. Lorsque la tempête était trop forte, je savais pouvoir trouver refuge à l'abri de ces îlots. Je réalisais la chance que j'avais. C'est un luxe que tout le monde n'a pas. Certes, j'y consacrais du temps et de l'énergie, mais bien peu au regard de ce que j'en recevais.

Depuis plusieurs semaines j'avais renoué avec les philosophes. J'avais sorti de leurs étagères, les anciens, Sénèque, Platon, les classiques, Rousseau, Voltaire. Je découvrais les modernes, Thoreau, Ilich, Ellul. Leur lecture, même rapide et superficielle faisait écho en moi. Il me semblait redécouvrir des évidences connues mais oubliées, renouer avec un passé que j'avais rêvé sans le vivre. Il ne s'agissait pas d'une révélation soudaine issue de la confrontation entre un vécu et des idées. C'était quelque chose de plus subtil, de l'ordre de la renaissance. Enfant, j'avais reçu une éducation chrétienne, catholique. À la table dominicale, ma grand-mère invitait souvent Monsieur le curé. Je me souviens qu'on y parlait encyclique, conclave. On y évoquait la position du Pape sur les sujets de société, pas tous, certains étaient tabous, du moins en apparence. La veille, mes pas m'avaient mené devant Saint-Sulpice. J'étais entré. Derrière le chœur, un office débutait. J'étais resté jusqu'à la fin, un peu plus même. L'homélie portait sur la lettre de Saint-Paul aux Romains. En termes d'aujourd'hui, elle

se traduirait par écoute, anticipation et résolution de conflit. Ce matin-là, j'avais lu la fameuse « Lettre à Ménécée sur le bonheur » d'Epicure. J'étais sorti de l'église, troublé, condamné à réfléchir encore. Le chemin de « La vie heureuse » était-il si difficile à trouver ?

J'allais donc retourner travailler. J'en avais décidé ainsi. Peu importait ce qui m'attendait. Le même projet avec les mêmes interlocuteurs ? Un nouveau avec d'autres acteurs ? Les deux hypothèses se valaient. Je devais les aborder dans le même état d'esprit, avec le même regard, la même conscience de ce qui pouvait être fait ou pas, des limites à ne pas dépasser, des compromis acceptables. Le non négociable était posé et il faudrait s'y tenir.

En mon absence, on avait établi les listes électorales des prochaines élections professionnelles. De loin j'avais participé, lu les tracts, donné mon avis quand on me le demandait. Je m'étais engagé à coordonner, en collaboration avec une collègue, la préparation des élections. Pour l'instant, elle avait tenu le manche. Elle avait eu l'élégance de préciser que j'étais co-destinataire des mails et des remarques des uns et des autres. Je figurais en bonne place sur les listes, preuve que l'on ne m'avait pas retiré la confiance. Pointant à titre de titulaire ou de suppléant à toutes les instances, nous étions convenus avec le secrétaire actuel et le possible futur secrétaire du CE que j'assurerais le lien et la communication informelle entre toutes les instances afin de centraliser l'ensemble des informations pour la section. Bien qu'arrêté, j'avais participé au dernier conseil syndical, j'avais suivi une formation délivrée par la fédération nationale. « On ne se sera jamais autant vus que depuis que tu ne travailles pas » avait été la dernière boutade amicalement lancée par mon ami Jacques.

Chez le psy, j'avais résumé la situation à un laconique « Tout ça pour ça ». J'avais évoqué mon rejet de la mise en scène, les costumes, les tailleurs ajustés, les sourires qui trompaient à peine ceux qui les faisaient. Il avait ri lorsque j'avais évoqué le contenu de mon dressing. Moins, lorsque je m'étais ouvert de mon inquiétude à retrouver mon bureau, la moquette des couloirs, la teinte des murs, les éclairages. S'il m'en avait demandé la couleur, j'aurais répondu gris. Gris souris la moquette, gris ardoise les paliers desservis par les ascenseurs, gris, tout était gris, même les

inévitables conversations du restaurant d'entreprise. C'était bien évidemment faux. La couleur était partout. Sauf le ciel qui restait lui, définitivement gris. Ma meilleure armure serait d'être cynique. Je l'avais toujours été un peu et on me l'avait parfois reproché. Comme tout cynique, au sérieux et aux théories absconses, j'opposerais l'humour et l'ironie. Je savais faire. Pour parfaire mon enseignement, il me restait encore une semaine pour lire dans la collection « le livre de poche - biblio essais », « Cynismes » de Michel Onfray et devenir incollable sur Diogène.

J'allais de nouveau croiser les prédateurs, les lâches, les opportunistes, les « à quoi bonistes », les fatalistes, les arrivistes, les révoltés, les comploteurs, les magouilleurs, les fourbes, les peureux, les lâches...encore eux ! Mais aussi, les gens bien, les désintéressés, les travailleurs, les courageux, les gentils, les faibles, les laissés pour compte, les rigolos, les anonymes, les discrets, les copains, les amis et les amies, les vrais et ceux de circonstance. Ils ne m'avaient pas manqué, j'avais su m'occuper. Mais j'aurais plaisir à les revoir. Il me fallait à nouveau participer à la petite comédie de l'entreprise et j'étais bien décidé à y prendre du plaisir. Petite car la vraie vie n'est pas là. Elle ne doit surtout pas être là. Elle est ailleurs, hors de ces murs, dans d'autres cercles, d'autres activités, d'autres réflexions, d'autres actions qu'il faut mener pour s'armer, se construire et vivre.

Mes valeurs n'étaient plus en adéquation avec les orientations de l'entreprise. On avait planifié une introduction en bourse alors que les conditions macroéconomiques n'étaient à mon sens, pas réunies. Les salariés auraient le droit d'acheter des actions avec la décote légale. On n'avait prévu aucun abondement, en actions gratuites par exemple. La Direction Générale avait déclaré que leur attribution n'était pas possible. Elle était contraire à la politique du Groupe. Deux semaines plus tard, nous apprenions que le Comité exécutif se verrait distribuer des actions gratuites pour des montants dont le salarié moyen pouvait à juste titre estimer qu'ils frisaient l'indécence. Mensonge, erreur, loupé, faute de communication ?

Déjà, le top management relayait le discours de rigueur Il allait falloir diminuer les coûts de 20%. Tout avait déjà été rogné ou presque. Vertige de la globalisation des méthodes, les nouveaux arrivants, même s'ils ne connaissaient rien au métier, allaient trouver des gisements de productivité.

À défaut, les « big five » (les cinq grands cabinets de conseil) sauraient prodiguer contre émoluments vertigineux, les mêmes conseils que ceux qu'ils délivraient à la concurrence. La Direction Générale commençait à faire courir le bruit que dans certaines Directions, on ne « foutait rien ». Il allait falloir se retrousser les manches. La valorisation de l'action était à ce prix. Un bénéfice assuré pour les dirigeants élus qui allaient en toucher des centaines à titre gratuit, et un risque de perte en capital pour les salariés qui décideraient d'en acheter. De l'art et la méthode pour accroître les inégalités...

Je commençais à me demander si le syndicat auquel j'adhérais était assez radical. Comment négocier quand la confiance n'est pas là, quand le mensonge et le mépris deviennent des règles ? Quand les décalages s'accroissent, les incompréhensions augmentent. C'est un fait. Un stade avait été franchi. On ne pouvait que le constater.

Deux jours auparavant, j'avais visionné une interview d'O.Besancenot en pleine promotion de son livre « Le coût du capital ». Force était de constater l'exactitude de ses propos et son emportement légitime, vrai et sincère. Je ne voyais pas les solutions mais le constat était juste. Il continuait à se présenter comme un révolutionnaire. Le terme de révolutionnaire était par trop connoté et pourtant n'était-il pas temps de passer des évolutions aux révolutions ? Etre « évolutionnaire », même si le terme avait existé était probablement insuffisant !

Dans ces conditions comment trouver l'envie qui me faisait encore défaut ? J'avais envie d'écrire qu'il fallait la retrouver. Je pouvais essayer la méthode Coué mais j'avais peur qu'elle ne suffise pas. Retrouver le poste que j'avais quitté ? C'était ce qui se dessinait. Je n'étais pas sûr de ne pas sortir de mes gonds lors d'un futur Comité de Pilotage. Je m'imaginais déjà en train de quitter la salle et de laisser les participants éructer autour de la table. Ça pouvait avoir de la classe. J'avais toujours aimé la provocation. Pendant mon absence, on n'avait tenu aucun comité. Il était évident que les mêmes discours des mêmes frustrés seraient à l'ordre du jour de la prochaine séance qu'il m'incomberait de planifier. Planification d'une exécution ordinaire. Joli titre pour un roman. J'avais décidé d'y ajouter le plaisir et de le décliner avec le verbe faire. Il faut se faire plaisir. J'allais donc y travailler.

